

MONDE
GUERRE DU VIETNAM
VIETNAM
SAIGON
AGENT ORANGE
MONSANTO
DOW CHEMICAL

« J'ai vécu la libération de Saïgon depuis les geôles de la dictature de Thieu »

30 avril 1975, le Vietnam libéré
LINA SANKARI

JEUDI, 30 AVRIL, 2015
L'HUMANITÉ

[301293 Image 0](#)



Olivier Donnars

Pour Tran To Nga, la prise de Saïgon par les communistes fut aussi une délivrance personnelle. Depuis sa prison, la résistante viêt-cong vit les dernières heures du régime sud-vietnamien à travers l'angoisse de ses bourreaux. Son combat se poursuit contre les producteurs de l'agent orange.

Les geôliers de la prison de Saïgon ont commencé à manifester les premiers signes de nervosité dès le mois de janvier. La fin est proche, ils le savent. En ce début d'année 1975, il n'y a guère que la CIA pour croire que le Sud-Vietnam peut encore tenir un an. « Les gardiens de la prison étaient tous très soucieux de leur avenir et se demandaient que faire lorsque les Viêt-cong arriveraient », se souvient Tran To Nga. Agent de liaison du Front national de libération du Sud-Vietnam, la résistante est arrêtée à Saïgon, le 10 août 1974. Cinq mois durant, elle tait tout. Même sous la torture, même enceinte de sa seconde fille.

L'administration pénitentiaire fait venir sa grand-mère afin de la convaincre d'avouer. Elle l'exhorte à garder le silence : « Devant la mort, le tigre laisse sa peau. L'homme laisse sa réputation, m'a-t-elle dit alors », se rappelle celle qui interrompt son cursus universitaire afin d'emprunter la fameuse « piste Hô Chi Minh », deux mille kilomètres impraticables à travers les montagnes, la jungle et les hauts plateaux, incontournables pour s'infiltrer vers le sud.

« J'ai crié aux autres prisonnières : ils sont partis ! Chantez ! »

Tran To Nga accouche en prison le 24 décembre 1974 et continue de se préparer à toutes les éventualités. La vie dans le maquis laisse des traces. Après une marche de cinquante-cinq jours, le 30 avril, les troupes communistes du général Giap prennent Saigon, le régime sud-vietnamien s'effondre. « Cette nuit-là, les bruits d'obus se sont intensifiés sur la ville. En tant que combattante, je sentais la libération approcher. » Sans doute n'est-elle pas tout à fait insensible au romantisme révolutionnaire qui émane du classique *Et l'acier fut trempé*, de Nicolas Ostrovski, sur la révolution d'Octobre. Au petit matin du 30 avril, les femmes sortent pour la toilette. Tran To Nga croit son heure venue. Les archives lui donneront raison : ordre avait été donné de l'éliminer. Vers 9 heures, une longue sirène retentit. Les prisonnières sont priées de regagner leur cellule. Tran To Nga prépare deux sacs : l'un avec les vêtements et le biberon de sa petite fille de quatre mois, l'autre avec des poèmes et des chansons écrits derrière les barreaux. Avant le départ, un silence de plomb pèse sur la prison. Au loin, des bombardements ajoutent à la gravité du moment. Tran To Nga s'agrippe, elle, au grillage de sa cellule et observe les gardiens brûler des documents. Leur chef est en pleurs ; quelques minutes avant la fuite, la peur se lit sur tous les visages. « J'ai crié aux autres prisonnières : ils sont partis ! Chantez ! » Toutes les filles me suppliaient d'arrêter. Moi, j'ai entonné des chants révolutionnaires !

À peine libérée, la militante aperçoit les premiers bo doi, ces soldats de l'armée régulière viet-minh. Elle cherche sa mère, également résistante, qu'elle ne retrouvera jamais. Elle se dirige alors vers la maison de son grand-père. Ce jour-là, Saigon est sous les nuages, les rues sont désertes. Un motard l'arrête et lui propose de la conduire où elle désire : « Au Vietnam, avant ce jour, tout le monde était méfiant. Mais, dès les premières heures de la libération, les cœurs se sont ouverts. » Des soldats de l'armée de la République du Vietnam (ARVN) frappent aux portes pour demander protection. « J'ai longtemps rêvé du bonheur que pourrait apporter la réunification... malheureusement, nous n'avons pu leur apporter ni la sécurité ni la liberté ni la paix. J'ai encore mal quand j'y repense », dit-elle, les yeux en larmes en évoquant les camps de rééducation.

Tran To Nga aime à dire que, du temps de la résistance, la montagne révélait le caractère profond de chaque être humain. Du haut de ses soixante-treize ans, elle n'a rien perdu de sa ténacité.

« Je vois un nuage et je suis trempée par une sorte de poudre liquide. Je suffoque, je tousse »

Elle intente aujourd'hui un procès aux vingt-six multinationales de la pétrochimie, dont Monsanto et Dow Chemical, engagées dans la production de l'agent orange, déversé par l'aviation américaine. «Je venais d'arriver dans le maquis, je n'avais pas beaucoup d'expérience de la guerre. Les arbres avaient déjà été dépouillés de leurs feuilles, mais nous étions à mille lieues d'imaginer que cela avait aussi des conséquences sur notre santé. Un jour, j'entends un avion survoler la zone. D'habitude, les engins américains se contentaient de passer. En sortant, je vois un nuage et je suis trempée par une sorte de poudre liquide. Je suffoque, je tousse. De retour dans l'abri, ma mère me gronde. C'est surtout ça qui me tracasse alors. » Nga est exposée une seconde fois à la dioxine lors d'une marche de quinze jours. Les effets sont terribles. Sa première fille, née en 1968, a la peau qui part en lambeaux quelques jours après la naissance. Viêt Hai cesse de grandir et respire de plus en plus difficilement. Nga pense payer une « mauvaise action dans une vie antérieure ». Sa fille est condamnée par une malformation cardiaque et meurt à dix-sept mois. Ses deux autres enfants souffrent respectivement d'alpha-thalassémie, une maladie du sang, et de chloracné, qui affecte la peau. Nga porte les mêmes stigmates, incrustés sous sa chair, et dans les poumons. Des maladies typiques qui figurent sur la liste de l'Académie nationale des sciences de Washington comme étant liées à l'agent orange. Selon Tran To Nga, il en va désormais de « la dignité de tous les vivants ».

-

Ajouter un commentaire

VOTRE NOM TRAN TO NGA